

## « Est-ce que vraiment nous comptons ? », une question d'actualité

Cécile Leguy

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clo/6896>

DOI : 10.4000/clo.6896

ISSN : 2266-1816

### Éditeur

INALCO

### Édition imprimée

Date de publication : 13 août 2020

Pagination : 117-126

ISBN : 9782858313501

ISSN : 0396-891X

### Référence électronique

Cécile Leguy, « « Est-ce que vraiment nous comptons ? », une question d'actualité », *Cahiers de littérature orale* [En ligne], Hors-Série | 2020, mis en ligne le 02 septembre 2020, consulté le 23 mars 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clo/6896> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clo.6896>

---



*Cahiers de littérature orale* est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

# « Est-ce que vraiment nous comptons ? », une question d'actualité

Cécile LEGUY

Sorbonne Nouvelle – LACITO – CNRS

## ***Munuti* ou la Révolte des Bwa**

*Récital enregistré en décembre 2001 lors du Festival Niimi-Présence Bwa<sup>1</sup>, San (Mali)<sup>2</sup>. Exécution par le groupe Zamaza de Konsankuy. Composition : Bertin Dembélé et Pakouéné François Goïta. Transcription et traduction par Zunfo Alexis Dembélé, revues par Pierre Diarra et Cécile Leguy.*

*Le récital<sup>3</sup> commence par une introduction, alternant refrain chanté du chœur et couplets déclamés du soliste.*

Refrain :

Wa dio we de a wa nii mi le ?	Demandons-nous si nous comptons
Wa dio we de a wa nii yi mi ?	Est-ce que vraiment nous comptons ?
Mu wo a nii mi	Si vraiment nous comptons

---

1. Association culturelle créée en mai 2001, dont l'objectif est de défendre la minorité des Bwa au Mali et de démontrer qu'ils ont leur place au sein de la république.

2. Seuls les chants sont en partie en bomu, le reste étant énoncé en français.

3. Ne sont présentés ici que quelques extraits de ce récital, dont la durée (24 minutes) excéderait les limites de ce texte.



vingtaines, voire par centaines le long des chemins. Qui de faim et de soif, qui de fatigue, qui sous les coups répétés des gardes à la chéchia rouge.

[...]

Le tout commença le 23 novembre 1915 à Boura, un petit village de l'actuel Burkina Faso. Ce matin donc, comme d'habitude, le Français, le colon, avait requis les populations du *Bwatun* pour refaire la route Bobo-Dioulasso-San, via Dédougou, Nouna, Djibasso, Bénéna, Tominian. Parmi les femmes requises à la corvée d'eau qu'il fallait aller chercher à deux kilomètres, il y avait une certaine Téné Coulibaly de Boura. Téné était en grossesse arrivée à terme. Les travaux se poursuivirent jusqu'à la tombée du jour. Vers 15 heures, Téné Coulibaly sentant des maux de ventre, alla trouver le garde Alamisso Diarra chargé de surveiller les travailleurs. Elle lui dit : « S'il vous plaît, donnez-moi la permission de rentrer au village afin de me faire assister par une vieille femme accoucheuse traditionnelle. » Mais Téné Coulibaly reçut pour toute réponse un violent coup de cravache qui l'envoya retourner au travail. Vers 16 heures, Téné Coulibaly mit au monde son premier-né, un beau garçon, au vu et au su de tout le monde. Téné Coulibaly prenant alors son bébé encore tout couvert de sang dans ses bras, s'adressa aux Bwa en disant ceci :

« Vaillants hommes du *Bwatun*  
Que moi Téné Coulibaly je survive ou pas  
Que mon enfant que voici survive ou pas  
Je le nomme désormais Hianbè ! »

Hianbè veut dire chef de guerre.

Les Bwa présents sur le chantier comprirent le message de Téné Coulibaly. Ils se ruèrent sur Alamisso Diarra et le couchèrent sur le terrain tout baigné dans son sang. Une délégation de cinq personnes est aussitôt constituée pour aller faire le compte rendu au chef de village de Boura qui se nommait alors Bérétyè Coulibaly. Lorsque Bérétyè eut écouté les vaillants travailleurs, il dit ceci :

« Bravo mes enfants, vous êtes dignes de nous.  
Je vous dis que votre mission ne fait que commencer.  
Retournez sur le chantier.  
Coupez à ce renégat les oreilles.  
Coupez-lui les membres.  
Ôtez-lui ses habits.  
Faites deux groupes et parcourez tous les villages du *Tietun*<sup>6</sup>.  
Arrivés dans chaque village, sonnez du cor et lorsque les gens seront  
rassemblés dites-leur ceci : « À partir d'aujourd'hui, nous Bwa  
avons vaincu l'autorité blanche. À partir d'aujourd'hui, les Blancs  
ne nous commanderont plus. Alors, unissons-nous et défendons la  
terre de nos ancêtres. »

Cette guerre de libération appelée, nommée dédaigneusement  
par le Blanc révolte des Bobo<sup>7</sup> – révolte, entre nous, contre qui ? et  
contre quoi ? et pourquoi ? – cette guerre de libération, commencée  
par les seuls travailleurs du chantier le 23 novembre 1915,  
regroupait 30 000 combattants le 26 novembre. Le 29 novembre, ils  
étaient 50 000 et à la mi-décembre, ils étaient 92 000 combattants  
venus de tout le *Bwatun*. Le *Bwatun* de Sibougou à Bobo-Dioulasso  
et de Sofara à Kari au sud. Nous ne pouvons parler de cette guerre  
de libération sans invoquer ici d'illustres noms<sup>8</sup>.

[...]

Le premier choc entre combattants bwa et troupes françaises  
eut lieu le 27 décembre 1915 à Bénéna. Ce jour-là, le petit poste  
militaire gardé par une trentaine d'hommes fut pris d'assaut.  
Et complètement pris. Après Bénéna, le choc suivant eut lieu  
le 9 janvier 1916 à Sabara, près de Mandiakuy. Pour une fois encore,  
nos combattants bwa mirent les troupes françaises en déroute.

---

6. Région du *Bwatun*.

7. Les Bwa ont longtemps improprement été appelés Bobo par l'administration coloniale, ethnonyme qui leur était attribué par les populations mandingues voisines.

8. Les paroles du récitant sont suivies des panégyriques glorifiant le nom des différents héros.

Arriva alors la grande bataille du 4 mars 1916 dite la « Bataille de Tominian ». Ce jour-là, à Tominian, le bataillon de cent hommes parqués sur ce que nous appelons aujourd'hui la colline des Anciens Combattants fut assailli par des milliers de combattants bwa. Ce jour-là, le représentant du pouvoir blanc, le chef de canton, méchant et téméraire, fut pris et abattu avec des casse-têtes. Ce jour-là, le lieutenant français qui commandait les troupes françaises fut pris et abattu. À Tominian, vous trouverez encore cette place que nous appelons la place du Souvenir, témoignage de la bravoure de nos combattants. [*applaudissements*] C'est alors que les combattants bwa décidèrent de marcher sur San. Car effectivement, à l'époque, résidait à San un certain André Bonzot, administrateur des colonies indigènes. Il fallait prendre cet administrateur pour vaincre complètement l'autorité blanche. La rencontre eut lieu le 1<sup>er</sup> mai 1916 à Sienso, tout près.

Le choc fut brutal, meurtrier, acharné<sup>9</sup>. Malgré ce jour-là l'intervention du canon 80, nos combattants mirent encore les troupes françaises en déroute.

Rendez-vous fut pris pour le 14 juillet, cette fois-ci par la plaine de Ténéni. Le 13 au soir, ils vinrent, ils vinrent par milliers, ils vinrent de tout le *Bwatun*.

[...] [*énoncé des différents lieux d'origine des combattants*]

Ce jour-là, les Minyanka, conduits par Zié Sogoba de Karangasso se joignirent à nos combattants. Les Dogon, conduits par Tomo Kodjo, se joignirent à nos combattants. [*applaudissements*]

---

9. La colonne Simonin mène trois campagnes répressives visant à pacifier la région entre avril et juillet. Elle est confrontée à une forte résistance (voir carte in SAUL and ROYER, 2001, p. 237 et voir COULIBALY, 2017, p 114 sq.

Alors, prévenu nuitamment par on ne sait qui, monsieur André Bonzot envoya au Gouverneur général un message « RAC<sup>10</sup> » ainsi libellé :

« Monsieur le Gouverneur général, la situation est critique. Le poste de San est en danger. Les Bobo vont bientôt passer à l'attaque. Ils sont aux environs du poste par milliers et par milliers. Envoyez des renforts et encore des renforts. Il faut reconnaître que, de toutes les révoltes que nous avons eu à vivre sur le champ, la révolte des Bwa, des Bobo est la plus tenace. Voilà neuf mois qu'elle perdure, causant parmi nos hommes beaucoup de victimes. Les combattants Bwa sont d'un courage inqualifiable. Ils préfèrent se tuer ou se tuer entre eux-mêmes que de se rendre. Envoyez des renforts. »

Comme renforts, il en arriva de toutes les garnisons du territoire. Alors, ce jour-là, les 15, 16, 17 et 18 juillet à Koro, les militaires français utilisèrent pour la première fois, en plus des fusils d'assaut et du canon 80, utilisèrent la mitrailleuse et les grenades offensives. « Nous recevions partout une pluie de balles », dira plus tard un vieux rescapé de cette boucherie barbare.

Koro, dernière étape selon le Français de la lutte de libération.

*Chant, sur un rythme propre aux oraisons funèbres*

[...]

Oui, Koro, pour le Français, c'était la dernière étape. Voici à ce propos un commentaire d'un chef de guerre français :

« À Monsieur le Gouverneur général.  
Monsieur le Gouverneur général, avons l'honneur et la joie de vous apprendre que les 15, 16, 17 et 18 juillet 1916, avons complètement

---

10. Sans doute un anachronisme. On appelle « RAC » un système de radio autonome de communication (ou de commandement) permettant d'établir la liaison entre plusieurs localités, utilisé par l'administration, les dispensaires, les ONG, ainsi que par l'armée, la police et les corps paramilitaires malgré l'absence de confidentialité (voir DULAU, 2001, p. 104).

maté et maîtrisé la révolte des Bobo, ce peuple sauvage et barbare. Les quelques rescapés qui vivaient en brousse tentent de regagner leurs villages tout en ruine où ils ne mèneront plus qu'une vie d'animaux sauvages prêts à fuir au moindre bruit ».

Mais c'était sans compter avec le courage et la détermination des Bwa.

*Rythme du tambour s'ajoutant au balafon*

Le 20 août 1916, un autre digne du *Bwatun*, Papa Dembélé de Tiotio, reprit la lutte. À son appel, les combattants arrivèrent de partout et rallièrent Tiotio. Mais hélas, prévenus on ne sait par qui, cette fois-ci, le colon envoya à Tiotio toute une compagnie armée jusqu'aux dents. Ce matin donc du 20 août 1916, très tôt, Tiotio fut entouré. À coups de canon 80, de mitraillettes, de fusils d'assaut et de grenades offensives, le village fut détruit. Les chefs de guerre tels que Adama Dembélé, Zougou Koné de Bénéna, Bouakari Dakouo, Bazani Théra, Papa Dembélé, Ziè Sogoba et Tomo Kodjo furent pris, capturés et emmenés à San.

Ont-ils été passés par les armes ?

Ont-ils été déportés ?

Jusqu'à l'heure où je vous parle, nul ne le sait.

C'est alors que le Français entreprit de désarmer le *Bwatun*. 8 000 fusils furent récupérés, 7 000 arcs furent récupérés, 14 500 carquois, 230 000 flèches et 300 lances de guerre. Les opérations militaires sur le terrain ont fait des milliers de victimes parmi nos combattants et parmi nos populations civiles, hommes, femmes, vieux, jeunes et enfants.

Mesdames, Messieurs, si aujourd'hui, nous lisons ensemble cette page glorieuse de notre histoire passée, dans la mouvance de Présence Bwa Niimi, je voudrais à cette occasion m'adresser au bureau, aux membres du bureau de Niimi :

« Madame Koné Agnès Dembélé, soyez dans Niimi cette Téné Coulibaly de Boura. Tous les membres du bureau, soyez des Bazani Thèra, soyez des Adama Dembélé, soyez des Bouakary Dakouo, des Papa Dembélé, des Zié Sogoba et des Tomo Kodjo.

C'est alors que tout le *Bwatun*, hommes, femmes, jeunes, vieux et enfants, nous serons les combattants d'antan. Nous allons combattre ensemble aujourd'hui contre qui ? L'ennemi commun que j'appelle sous-développement, pauvreté, misère et exclusion. Cela ne peut se faire que si nous reconnaissons notre identité bo. »

[...]

*Suit une invitation à valoriser la culture des Bwa, puis un chant final incitant à ne plus avoir peur.*

## Commentaire

Ce récit rappelle un grand moment d'histoire pour les Bwa, population d'agriculteurs sédentaires. Le récit prend place au sein d'une résistance anticoloniale plus globale, ayant donné lieu à un conflit habituellement désigné comme une révolte, présenté par certains comme une véritable guerre, la guerre du Bani-Volta<sup>11</sup>. Le récitant fait lui-même remarquer combien le terme de « révolte » est méprisant. En pleine Première Guerre mondiale, le colonisateur français, dont la présence était déjà contestée dans cette région, venait prendre les plus vaillants parmi les villageois pour en faire des soldats. Les autres, dont les femmes et les enfants, étaient sollicités pour poursuivre les travaux forcés comme la réfection des routes. L'épisode relaté ici repose, d'une part, sur la connaissance précise des événements tels qu'ils ont été consignés dans les rapports militaires et diffusés par les travaux scientifiques, d'autre part, sur la transmission orale. C'est également sur cette guerre que se termine le roman de Nazi Boni (1962).

Ce récit a été composé à l'occasion du festival organisé en 2001 par une nouvelle association, Niimi-Présence Bwa, dont l'objectif est la mise en valeur de cette population marginalisée. Les membres fondateurs de Niimi se gardent de toute revendication identitaire, mais entendent œuvrer pour que les Bwa, peuple parlant une langue gur plus proche des populations burkinabè, ne soient pas

---

11. Voir ŞAUL AND ROYER, 2001 ; COULIBALY, 2017.

oubliés au sein de la république du Mali. Niimi signifie littéralement : part/existe et peut être compris comme « celui qui en fait partie ; celui qui compte ».

Ainsi, le nom de l'association est convoqué dans le refrain chanté au début du récital : *Wa dio we de a wa nii mi le ?* [Demandons-nous si nous comptons]. « Est-ce que vraiment nous comptons ? » : la question est posée par le récitant à ses contemporains en les incitant à s'intégrer, à « faire partie » du pays.

Le récitant invite la présidente de l'association<sup>12</sup> à s'identifier à l'héroïne dont l'histoire a retenu le nom, celle que l'on a forcée à accoucher sur le chantier et qui, nommant son bébé Hianbè [flèches/chef], nom habituellement donné à un enfant né pendant une guerre, fut à l'initiative du soulèvement. Dans les récits relatifs à la guerre Bani-Volta, on trouve ainsi plusieurs conflits locaux initiés par des femmes, l'obligation faite à une femme enceinte de travailler jusqu'à terme intervenant comme un motif narratif. Cependant, cet élément déclencheur est présenté comme tel par les militaires français eux-mêmes, qui mentionnent la cruauté du garde de cercle première classe A. Diarra qui n'hésita pas à frapper la parturiente alors même qu'elle demandait à rentrer accoucher au village<sup>13</sup>. Le démembrement et la dispersion du corps de ce dernier afin d'inviter les villages voisins à rejoindre la bataille est également un motif fréquent dans les récits de guerre, repris par tous ceux qui racontent la révolte des Bwa.

Ce conflit opposait les Bwa non seulement aux militaires français, mais aussi et peut-être surtout aux auxiliaires locaux de ceux-ci, dont ils subissaient les sévices. Les populations qui s'étaient mises au service du colonisateur étaient également celles qui avaient cherché à imposer leur pouvoir sur la région, aux siècles précédents, et contre lesquelles ils avaient toujours lutté.

En ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, les Bwa se considèrent toujours comme marginalisés dans un pays où peuples mandingues et Peuls occupent en majorité les positions de pouvoir. Ainsi, ce récital mettant en valeur les hauts faits des ancêtres bwa lors de cette guerre anticoloniale est une invitation à s'intégrer à la construction nationale. À ceux qui semblent leur dire : « vous n'êtes rien ! », les habitants du *Bwatun* répondent en chœur : « détrompez-vous ! Nous sommes prêts à prendre la parole ! »

---

12. Agnès Dembélé, présidente de Niimi de 2001 à 2004, occupera de 2002 à 2005 un poste de chargée de mission au ministère de la Promotion de la Femme, de l'Enfant et de la Famille, sous la présidence d'Amadou Toumani Touré.

13. CAPRON, 1973, p. 100.

## Bibliographie

BONI Nazi, 1962, *Crépuscule des temps anciens. Chronique du Bwamu*, Présence africaine, Paris, 256 p.

CAPRON Jean, 1973, *Communautés villageoises bwa (Mali-Haute Volta)*, Institut d'ethnologie, Paris, 379 p.

COULIBALY Céleste Joseph Moussa, 2017, *La guerre du Bani-Volta (1915-1916)*, L'Harmattan, Paris, 223 p.

DULAU Caroline, 2001, *Systèmes de communications, acteurs et réseaux du grand commerce à Kayes au Mali*, Mémoire de maîtrise de Géographie, Université de Pau et des Pays de l'Adour, sous la direction de Y. Poinot et A. Cheneau-Loquay, [http://www.polis.sciencespobordeaux.fr/resultats/documents/memoires/dulau\\_mait.PDF](http://www.polis.sciencespobordeaux.fr/resultats/documents/memoires/dulau_mait.PDF).

ŞAUL Mahir & ROYER Patrick, 2001, *West African Challenge to Empire. Culture and History in the Bani-Volta Anticolonial War*, Ohio University Press, Athens, 404 p.